

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL**POLITIQUE—LITTÉRATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS**

VOL. 4

MONTREAL, 11 JUILLET 1896

No. 93

SOMMAIRE

Les exploiters du clergé, *Pierre Lerouge*
 — “Curés et Bedeaux” *Héraclite* —
 Les Méaventures d'un Copain: Notre
 Excellent ex-V.-R. U. L. M.; Où sont
 les \$750? *Libéral* — De la Clarté
Libéral — Collèges classiques, *Tristan*
 — Peu ou Prou — Mgr Mathieu, —
Jean de Bonnefon — Au Parc Sohmer
Pierrot — Une artiste, *Rémy* —
 Feuilleton; Rome, (*Suite*) *Emile Zola*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 2184,

Montréal.

LES EXPLOITEURS DU CLERGE

Epictète disait: “Il vaut mieux s'appuyer sur la vérité pour conquérir l'opinion publique que s'appuyer sur l'opinion publique pour conquérir la vérité.”

Cette maxime du philosophe grec, nous l'avons suivie sans fléchir dans notre campagne contre les abus ecclésiastiques en politique.

Bien avant nos confrères, qui nous railaient quand ils ne nous insultaient pas, nous avons énoncé que l'ingérence clérical dans les élections devait avoir et aurait un terme.

Nous prêchions alors pour la vérité contre l'opinion publique.

Les faits nous ont donné raison.

L'opinion publique nous suit aujourd'hui, et les indécis d'hier sont bien obligés de se mettre à sa remorque pour rester dans le vrai.

Cette position que nous avons conquise, en dépit du proverbe qui dit que nul n'est prophète en son pays, nous entendons la

conserver ; et pour cela, maintenant que le calme est rétabli, nous prétendons faire le départ des lourdes responsabilités qui reposent sur chacun des auteurs de cette lutte entre clercs et laïques qui a abouti à l'humiliation des premiers, à la perte de leur dignité, de leur influence et de leur autorité.

Le REVEIL n'est pas un flatteur des masses, un flagorneur des victorieux ; on ne le voit ni dans les cénacles, ni dans les antichambres : sa franchise de Paysan du Danube lui ferme bien des portes derrière lesquelles se fait le partage des vaches grasses et de la pâture dodue : c'est un pauvre hère qui court les chemins, sa maigre besace pendue sur l'épaule, mais toujours gai et content, et parlant toujours vrai.

Il se moque des prétendus heureux du jour touchés par la baguette magique des fées du conteur Perrault, et dont la bouche lance en parlant de l'or, des pierreries et des diamants.

Il s'en moque parce qu'il sait bien que demain la fée bienfaisante peut se changer en vieille sorcière et leur faire cracher à chaque tour de langue des crapauds, des vipères et des couleuvres.

Le REVEIL n'a qu'un seul trésor : le Verbe ; mais il est bien à lui, et il en use.

Gare donc à qui le touche !

Revenons à la lutte dernière, le centre le plus précis des études qui peuvent se faire sur notre état d'âme social.

Nous avons dit, et d'autres ont dit, que le clergé catholique a été battu dans le grand combat du 23 juin.

Les libéraux de la veille vont plus loin que nous et affirment qu'il a bien mérité cette défaite, et que d'ailleurs *il a été la chercher*.

Est-on bien sûr que le clergé soit allé

chercher la défaite, et même qu'il ait cour-tisé le combat ?

Nous ne le croyons pas, et nous savons être dans le vrai en disant que nos prêtres canadiens ne se lancent pas d'instinct dans les élections et n'aiment pas à courir au devant des coups.

Ils ne sont pas si braves que cela, et, comme pour les bataillons de garde nationale des faubourgs de Paris en 1870-71, il est utile de placer derrière eux de bonnes vieilles troupes éprouvées pour les empêcher de dévaler comme des lapins ou de "mettre bas les chausses" dans les fossés, comme disait le vieux Béarnais, en entendant siffler les premières arquebusades.

Notre clergé ne se serait pas lancé ainsi s'il n'avait d'abord été poussé par des laïques, et si des laïques également ne l'avaient pas retenu sur le champ de bataille.

Quelle est la source de l'influence formidable que prennent certains laïques sur le clergé ? C'est ce que nous ignorons, mais on ne peut nier que cette influence existe à un degré plus élevé même qu'on ne peut le croire.

Et c'est contre ces laïques que nous entendons batailler à mort ; contre ces exploiters du clergé qui se cachent derrière le rempart des soutanes pour accomplir sans danger leurs ténébreux attentats à la liberté.

Nous connaissons à fond notre clergé canadien. La grande majorité en est bonasse. A part quelques rares exceptions, que nous nous plaisons à reconnaître, le prêtre canadien est paresseux, jouisseur et égoïste ; ajoutons qu'il est ignorant.

Ce n'est pas de gaieté de cœur qu'il sort de sa douce quiétude, de son coquet presbytère, de sa bonne table, pour aller caba-

ler à la pluie ou s'échauffer la bile à des sermons virulents.

Si on n'allait pas le relancer, il resterait tranquillement sur sa galerie à contempler la masse de ses payant-dîme ardemment employés aux travaux de la moisson dont il touche sa part sans faire œuvre de ses dix doigts.

Il aime bien mieux fumer tranquillement sa pipe sans se torturer l'esprit à la lecture et sans se plonger dans les ballots de littérature électorale qui encombrent son bureau.

Enfin, il préfère de beaucoup ne pas se fâcher avec Pierre ou Jean, et risquer de perdre une basse messe ou un service, plutôt que de voir arriver Laurier ou Tupper, qui jamais ne feront faire chez lui ni noce ni baptême.

C'est bien simple : nos curés ne se mêleraient pas de politique, si on ne les faisait pas marcher.

Ceux qu'il faut combattre, ce sont les instigateurs de l'action cléricale, et non les curés, qui ne sont que des instruments.

D'ailleurs, ce faisant, nous rendons service à notre clergé, qui peut ne pas soupçonner la tendresse de nos intentions, mais pour lequel nous nourrissons des sentiments beaucoup plus sympathiques qu'il ne le suppose.

La défaite est tombée à pic sur la tête du clergé ; nous allons nous ériger en justiciers et faire maintenant la répartition des horions.

Avis à messieurs les castors !

PIERRE LEROUGE.

LA GUERISON DE LA CONSOMPTION

La phthisie, à son début, est guérissable au moyen du "BAUME RHUMAL," le remède souverain, sans rival, contre toutes les maladies de la gorge et des poumons. Dès les premières doses, les malades éprouvent un soulagement considérable, 16 doses : 25cts. En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

"CURÉS ET BEDEAUX"

C'est le titre d'une publication que nous connaissons bien, et à laquelle nous aurions très volontiers accordé notre *imprimatur*, si les auteur et éditeur nous avaient consulté.

Les bons livres, il n'y a que ça !

La qualité de celui-là se mesure aux colères qu'il a soulevées dans le camp essentiellement clérical.

Nous l'avons déjà déclaré — et nous réitérons notre déclaration — nous ne sommes pour rien, absolument rien, ni de près ni de loin, à quelque titre que ce soit, dans la publication de cette brochure que, du reste, nous approuvons entièrement, sauf certaines particularités de la forme, comme nous approuvons tout ouvrage qui concourra à l'émancipation intellectuelle des Canadiens.

Or, la publication à laquelle nous faisons allusion a inspiré, paraît-il, un sermon à M. l'abbé Marre.

Jamais, depuis que les censures ecclésiastiques se sont lourdement appesanties sur nous, nous n'avons tant regretté de ne pouvoir assister à la grand'messe, car nous aurions entendu de nos petites mais propres oreilles ce que le vénéré pasteur a débité à ses ouailles ; tandis que nous devons nous contenter du microscopique résumé suivant, que la *Presse* a servi à ses lecteurs, lundi dernier :

" M. l'abbé Marre, à Notre Dame, a fait hier le sermon à la grand'messe. Au cours de ses remarques, il a fait allusion à une brochure intitulée : " Curés et bedeaux " qui circule dans le public depuis quelques semaines, Il a dénoncé en termes sévères les auteurs de cette brochure. " Ce pamphlet, a-t-il dit, est une vipère. Si cette vipère tombe sous nos mains, c'est notre devoir de la jeter au feu. Elle est sortie de l'enfer et a été inspiré par Satan."

" M. l'abbé Marre a également dénoncé comme

une vièze une publication périodique qu'il n'a pas suffisamment désignée pour être compris par tout le monde"

Nour comprenons combien M. l'abbé Marre a dû être sensible à la vipérine brochure, *Curés et Bedeaux*. Ce titre et les matières du livre le touchent deux fois, car il participe du prêtre par la grâce et du bedeau par la graisse.

"Honni soit celui qui mal y pense," cependant, car si nous n'avons pas connu de curés utiles, quoique fluets, nous avons connu, en revanche, des bedeaux bons pères de famille, quoique gras, ayant fait souche d'une lignée fort coquette et très convenablement rentée à même les petits profits du culte.

Rien que pour cette insignifiante particularité, nous préférons de beaucoup les bedeaux aux curés, et le blâme le plus sérieux que nous adressons à l'observateur qui a écrit l'opuscule, *Curés et Bedeaux*, c'est de n'avoir pas tenu compte de la préséance selon le rôle utilitaire des deux catégories qu'il fouaille. et d'avoir placé les bedeaux après les curés.

Si quelqu'un doit réclamer, c'est la belle engeance des bedeaux. Les curés, comme toujours, sont encore favorisés.

Quant à la publication périodique dénoncée, nous soupçonnons la *Semaine Religieuse*, qui est de plus en plus soporifique. Le sommeil, c'est l'oisiveté, et l'oisiveté est la mère de tous les vices, dit la Sagesse des Nations.

Nous admirons fort la haute prudence de M. l'abbé Marre, qui donne ainsi une éloquente leçon de sagesse à son archevêque. Si M. l'abbé Marre avait commis la faute de désigner la publication périodique en question. il aurait peut-être attrapé une belle et bonne action en dommages qui

aurait sensiblement endommagé le petit magot, fruit de ses économies.

Hélas! pourquoi Monseigneur n'a-t-il pas observé la même réserve à notre égard?

HERACLITE

Les Mesaventures d'un Copain

Notre excellent ex-V. R. U. L. M.

OU SONT LES \$750?

Une de nos vieilles connaissances, un bon vieux copain, ce bon ex-V. R. U. L. M., vient de se trouver dans des embarras sérieux dont il s'est tiré avec l'aplomb et le toupet que dénotaient ses anciennes correspondances.

M. Jeannotte, ex-député de l'Assomption et candidat conservateur dans ce comté aux dernières élections, a lancé à l'abbé Proulx la flèche du Parthe, en quittant son ingrate patrie pour se remettre à l'exercice de sa profession d'avocat.

L'ex-V. R. U. L. M. (ex-vice-recteur de l'Université-Laval-de-Montréal), est un grand brasseur d'affaires, chacun sait cela. La correspondance que nous avons publiée jadis a pu donner un avant-goût de ses talents financiers, mais ce n'est rien auprès de ce que nous révèle ce bon monsieur Jeannotte.

Voici le fragment documentaire de sa lettre à la *Presse*, en date du 27, dans les huit jours qui ont suivi l'élection, délai admis en politique pour maudire ses juges:

La nomination pour l'élection partielle du comté de L'Assomption a eu lieu vendredi, le 13

juin 1892. M. Jos. Gauthier était candidat vers la première semaine de juin. M. le curé Proulx, alors à Québec, surveillant les intérêts de l'Université-Laval de Montréal, devant la législature, rencontra M. J. Marion, M. P. P., pour le comté de L'Assomption, et lui offrit de me faire élire par acclamation, moyennant \$1,500 pour M. J. Gauthier.

M. Marion, un peu scrupuleux, lui aurait répondu : Qu'en conscience il ne pouvait faire un achat semblable, et que le fait venant à être connu, causerait un grand scandale. M. le curé lui aurait répliqué : Tant qu'à sa conscience, il se chargeait de tout ; tant qu'au scandale M. Marion n'avait rien à craindre, puisque M. Gauthier en parlant, découvrirait son déshonneur et n'oserait plus penser à être candidat, etc. etc.

M. Marion n'ayant pas une foi robuste dans la parole d'un vendu, mit des conditions sévères, savoir : Que M. Gauthier n'avertirait ses amis que le matin du jour de la nomination ; que s'il y avait de l'opposition, il se déclarerait pour Jeanotte, mais ne recevrait que \$750. Ce qui fut accepté.

Samedi soir, 7 juin, je rencontrais M. Marion, à L'Assomption, qui me fit part de cette proposition. Après avoir délibéré longtemps, j'ai consenti.

Il fut convenu que M. Marion retournerait à Québec le lendemain (8), rencontrerait M. le curé Proulx et si le marché tenait encore, me télégraphierait à Montréal, sous le nom d'un ami, le mot "Oui."

Lundi, le 9, vers les 3 heures, mon ami me communiquait par téléphone ce fameux télégramme. J'ai envoyé, par M. Pierre Leclaire, avocat, en partance pour Québec, \$1500 en quatorze billets de \$100 et deux de \$50. M. Leclaire a remis cet argent à M. Marion, à Québec, mardi matin (10 juin). M. Marion, le même jour, a remis cet argent à M. le curé Proulx dans une chambre fermée à clef, au palais législatif, à Québec. L'après-midi du même jour, M. Gauthier recevait, à St Lin, un télégramme de M. le curé Proulx, le mandant sans faute. Le soir du même jour, il prenait à l'Épiphanie, le train de nuit pour Québec, puis revenait à Montréal, jeudi (12). Vendredi il n'était plus candidat, à la surprise générale, moins de ceux qui connaissaient les faits.

Malheureusement, M. Gauthier avait trop parlé, la veille ; les libéraux avaient un candidat qui fut mis en nomination.

M. Marion s'est rendu de suite à Québec, s'est fait remettre par M. le curé Proulx \$750.

Après que j'ai été proclamé élu, M. Gauthier a reçu \$750.

Quand nous vous disions que c'est un vrai Machiavel, cet abbé Proulx ; le croyez-vous, maintenant ?

Dans la *Jolie Parfumeuse*, l'opérette qui fit le succès de Théo, Daubray, qui tenait le rôle du fermier-général amoureux, se complaisait dans sa stratégie galante et s'écriait avec un comique exquis :

— Si Richelieu me voyait, il en créverait de jalousie, cet homme !

Puis, il pivotait sur ses talons rouges.

L'abbé Proulx nous rappelle ce gai passage, moins le cachet ; mais nous sommes convaincu qu'il s'est cru grand diplomate dans tout ce maquignonnage électoral.

La publication de la lettre de M. Jeanotte, et la révélation du rôle plus qu'étrange de ce personnage ecclésiastique s'entremêlant à un brocantage de l'électorat, auraient démonté plus hardi que M. l'abbé. Eh bien ! ce serait une erreur de croire qu'il s'est trouvé embarrassé pour si peu. Ah ! que non !

Il n'a rien vu là-dedans d'immoral ; il n'a pas compris l'arme puissante qu'y saisissent de suite les adversaires de l'ingérence du clergé dans les luttes politiques. Appelant à son aide Loyola, Tartufe et Rodin, voici ce qu'il répond :

St Lin des Laurentides, 1er juillet 1896.

Monsieur le directeur,

Au milieu des préparatifs longs et nombreux de la visite pastorale qui commence aujourd'hui dans ma paroisse, je lis, sur "La Presse" du 30 juin, l'article dans lequel M. Jeannotte se vante d'avoir acheté une conscience, et m'accuse d'avoir été son complice. Certes, commettre un pareil achat, c'est une gloire que je ne lui envie pas ; et bien que je n'aie guère le temps en ce moment de dicter une correspondance, je m'empresse de vous écrire au moins quelques lignes pour faire savoir au public qu'il a pris pour con-

fidet, que volontiers je la lui laisse toute entière.

Que j'aie pris part à la retraite de M. Gauthier en 1892, c'est un fait public que je ne nie pas, j'ai été le premier à le proclamer ; mais en cette affaire, ni moi, ni M. Gauthier, ni M. Marion, du moins pour ce dernier en autant que je connais, n'avons rien fait que d'honorable. M. Jeannotte prétend citer des conversations qui ont eu lieu entre M. Marion et moi ; si jamais l'occasion se présente de les reconstituer sous serment, on verra qu'il me fait dire à peu près le contraire de ce que j'ai dit.

Voici le préambule posé avec une grande désinvolture. M. l'abbé, très indulgent pour lui-même, déclare que tout ce qu'il a fait avec M. Marion n'est que très honorable, et il se fait violence pour dicter une correspondance à sa fameuse clavigraphie, l'éternelle Philomène, dont il nous a tant entretenu dans ses correspondances sur les difficultés de l'Université-Laval.

Puis, il ajoute :

Aujourd'hui, l'accusation change de forme ; je serais le complice de M. Jeannotte lui-même dans un achat qu'il aurait voulu faire : je n'ai jamais vu M. Jeannotte au sujet de la résignation de M. Gauthier ; il nous raconte l'odyssée de ses billets, au montant de \$1500 voyageant de main en main, histoire qui m'est tout à fait inconnue ; il nous apprend que \$750 lui sont revenues, fait que j'ignore : tout de même il avouera qu'il a rencontré cette fois de singuliers vendeurs et d'incompréhensibles vendus, pareils scrupules ne doivent pas être fréquents sur le marché des âmes. Eh ! bien, pour en finir, à cette nouvelle accusation, voici ma réponse catégorique, les plus malins s'y casseront les dents.

Jamais je n'ai conseillé à qui que ce soit d'acheter M. Gauthier ; jamais on m'a proposé d'acheter M. Gauthier ; jamais je ne me suis offert pour acheter M. Gauthier ; jamais il n'a été question, entre M. Gauthier et moi, de l'acheter ; jamais je n'ai reçu d'argent pour acheter M. Gauthier ; jamais je n'ai donné d'argent à M. Gauthier pour l'acheter

Est-ce assez clair ? Est-ce assez fort ?

J. B. PROULX, Ptre.

Avec quelle belle finesse jésuitique toute

cette réponse-là est faite, et comme on y trouve bien réponse à tout . . . sauf à ce qu'avance M. Jeannotte.

Et quel soupir de satisfaction du théologien qui s'écrie, après avoir trouvé cette formule macabre de dénégation : maintenant, essayez de démolir cela, *vous vous y casserez les dents*.

Est-ce là le langage de l'honnêteté et de la franchise ? Emploie-t-on une formule semblable lorsqu'on a dit la vérité et rien que la vérité ? N'est-ce pas plutôt la formule du gamin de collège qui a inventé un gros mensonge pour cacher sa faute à son professeur, et s'écrie, son histoire racontée, avec un air de triomphe, au nez de l'instituteur :

- Te voilà collé, hein, mon vieux !

Dans tous les cas, la question en suspens est celle-ci :

M. l'abbé Proulx a-t-il reçu de M. Marion \$1500 ?

A-t-il remis ces \$1500 à M. Gauthier ?

A-t-il ensuite rapporté \$750 à M. Marion ?

Cette transaction avait-elle pour objet la retraite de M. Gauthier ?

Parlez, M. Proulx.

Surtout, pas de parabole !

LIBERAL.

La *Semaine Religieuse* du 2 septembre 1893 nous avait donné "le convoi funèbre d'un mort qu'on porte à sa dernière demeure," le *Soir* du 8 courant a trouvé le pendant de cette phrase macabre ; c'est le *corps mortuaire* d'un défunt qui s'achemine vers le cimetière.

INSCRITS A SON ACTIF

Il serait plus facile de nier la lumière du jour que de nier les merveilleuses propriétés du BAUME RHUMAL dans les cas les plus compliqués de rhumes, toux, grippe, bronchite. Les médecins l'ont adopté et les nombreux cas de guérison inscrits à son actif recommandent le précieux spécifique à tous ceux qui souffrent d'une affection de la poitrine.

En vente partout à 25cts la bouteille.

DE LA CLARTE

C'est Talleyrand, je crois, qui disait que la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée.

Jamais paradoxe ne trouva application plus précise que celui-ci dans les instructions de notre clergé en matière électorale.

La lutte qui vient de se terminer nous a donné des échantillons de ce travail spécial de nos fendeurs de cheveux en quatre qui méritent de subsister comme modèles du genre.

A part Mgr Lafèche, qui a mis dans le plat ses éminents ripatons, pas un ecclésiastique de marque n'a osé dire franchement ce qu'il pensait.

L'hypocrisie théologale, le *distingo* et autres subterfuges de conscience ont été mis en exploitation avec tant de prodigalité que le public a fini par n'y rien comprendre et par suivre purement et simplement son idée naturelle et sa compréhension de ses propres intérêts.

Les meilleurs amis de notre clergé déplorent le stupide gâchis du mandement épiscopal dont nous avons déjà dénoncé, lors de son apparition, toute la faiblesse, la lâcheté et le décousu.

Sans avoir besoin de lire entre les lignes, on y sentait la couardise et le calcul, la peur de dire tout ce que l'on pense, et le désir de ménager la chèvre et le chou.

La Vérité a raison de dire :

Ce mandement, disons-le avec tout le respect possible, était rédigé dans un langage que le peuple ne saisit guère. Nous ne prétendons pas que les masses n'aient rien compris à la parole épiscopale : nos populations sont trop intelligentes pour cela. Et bien peu de ceux qui prétendaient que le mandement les laissait parfaitement libres d'agir à leur guise étaient de bonne foi. Tous, ou à peu près tous, sentaient bien que les évêques voulaient leur imposer une obligation quelconque : mais, en général, on ne paraît pas avoir bien compris en quoi consistait exactement cette obligation.

Mais elle se trompe si elle pense que le peuple n'a pas compris le conseil qui était insinué. Il l'a compris, mais il a vu les ficelles tirées pour

conseiller sans conseiller, dire sans dire, et il n'a rien voulu savoir.

Et il en a été de même d'un bout à l'autre de cette lutte où fleurit la tartufferie.

Il importe que le RÉVEIL cite toutes les correspondances pour qu'elles subsistent comme un monument de la duplicité cléricale et comme un souvenir ineffaçable des derniers jours du pouvoir politique du clergé.

Voilà d'abord la fameuse lettre du grand vicaire Marois, sur laquelle se sont appuyés les curés de Portneuf pour menacer de refus des sacrements les électeurs qui votaient pour Sir Henri Joly de Lotbinière :

Archevêché de Québec, 4 juin 1896

Révérant J.-E. ROULEAU, Ptre,

Curé de St-Ubalde

Monsieur le curé.

En réponse à votre lettre demandant s'il y a péché mortel pour quiconque ne suivra pas la direction donnée par les Evêques dans leur mandement collectif, touchant le règlement de la question manitobaine, lorsque son attention aura été attirée sur le fait que cette question oblige en conscience. Je suis chargé par Monseigneur l'administrateur de vous dire qu'il y a faute grave, péché mortel de ne point suivre la direction des premiers pasteurs, et que les paroles que vous citez de la page 7 du mandement signifient exactement que ce sera une faute grave et mortelle d'agir ainsi, c'est-à-dire de ne pas obéir aux évêques. Si quelqu'un vous dit : "En dépit de vos raisonnements, j'ai plus de confiance en M. Laurier et je vote pour son candidat," cet électeur, à moins d'avoir perdu le sens commun, sera coupable de faute grave et mortelle. Les bons catholiques, les fils soumis de l'Eglise marcheront dans la voie indiquée par leurs Evêques, les autres seraient des fils rebelles et suivant la voie de l'iniquité et du péché grave qui sépare de Dieu et nous livre aux puissances des ténèbres.

Votre humble et dévoué serviteur,

C. A. Marois, V. G.

Qu'en termes coquins ces choses-là sont dites, quelle onction hypocrite et quel soin de se couvrir tout en laissant latitude entière à celui qui reçoit cette lettre. Oh Molière !

Et cette réponse de Monseigneur Bégin à qui Sir Henri se plaint de ces manœuvres, est-elle assez typique :

St Victor, 9 juin 1896.

M. Joly de Lotbinière, K. C. M. G.
Québec.

Monsieur,

Je ne veux ni approuver ni répudier les candidats qui briguent les suffrages des électeurs. Ce n'est pas mon rôle. Je ne puis pas cependant exiger des candidats moins que ne demande le mandement collectif des évêques, expression de leur volonté sur la question scolaire manito-baine.

En adhérant formellement et solennellement à ce document, vous ne pouvez être ostracisé par les électeurs catholiques ou être réputé indigne de leurs suffrages.

Veuillez agréer,

Honorable monsieur,

L'expression de mes
sentiments dévoués,

(Signé),

L. N.,

Archevêque de Cyrène,

Administrateur.

Tout cela est-il assez machiné, sent-il assez l'apprêt et combien ils doivent rire entre eux des pauvres mortels qui déchiffrent ces lettres cabalistiques.

Un laïque aussi indigne que ridicule qui recevrait une lettre de ce genre, dans le cours des affaires ordinaires, la jetterait au panier en disant : quand cet homme-là consentira à me dire qu'il veut je lirai sa lettre.

Mais entre affiliés, il en est autrement. Tout cela a un sens caché, maçonnique. Le texte c'est pour la galerie, pour le *populo* ; le fonds c'est pour l'initié.

Dans les cabinets diplomatiques, il existe un gril pour lire les dépêches chiffrées, un carton découpé qu'on pose sur les lettres et dont les jours donnent les mots essentiels noyés dans un fatras de verbiage.

Il en est ainsi des missives épiscopales ; seuls les ecclésiastiques ont la clef et comprennent.

Voici le complément de la lettre qui précède

dans les instructions envoyées simultanément aux curés de Portneuf le curé de Deschambault en a donné une copie à l'*Electeur* :

"Vu les déclarations à moi faites par M. Joly, on devra s'abstenir de dire aux gens que c'est un péché mortel de voter pour lui. Cela ne veut pas dire que les curés doivent engager leurs paroissiens à lui donner leurs suffrages."

Vu les déclarations, voilà le premier mot. Il n'est pas là question de justice, de conscience, d'honnêteté. Non, on surveille la forme et pas autre chose. On se met à l'abri, et cela ne vous rappelle-t-il pas la fameuse circulaire de Mgr Fabre au clergé de Verchères dans l'élection de M. Geoffrion ?

Voilà bien, n'est ce pas, la même hypocrisie et comme ces bons curés savent bien lire entre les lignes.

Avec quelle joie ils s'acquittent de leur mission.

Par exemple, malheur à celui qui sort de ces règles inviolables, malheur à celui qui viole les règles et se mêle de parler franc. Ah, celui-là se fait arranger un peu vite. Dire ce que l'on pense, le dire ouvertement, y songez-vous ? C'est de la trahison.

Ainsi, un père oblat de Québec, l'autre jour, la fête de la St. Jean-Baptiste a accueilli la procession qui lui rendait visite, avec un petit discours impromptu dans lequel il disait :

"Messieurs, le R. P. supérieur étant retenu par ses occupations m'a chargé de le représenter et d'accepter suivant l'usage l'expression de vos bons sentiments, et de vous exprimer ceux que nous entretenons à votre endroit. C'est de tout cœur que je m'acquitte de ce devoir, car tous tant que nous sommes, soit que la belle France nous ait vu naître, soit que nous ayons reçu le jour dans les contrées arrosées par le majestueux St-Laurent, tous nous sommes animés des mêmes sentiments à votre égard. Nous prions donc le glorieux saint Jean-Baptiste, dont nous célébrons la fête en ce jour, de vous bénir, de bénir vos femmes, de bénir vos enfants et de bénir vos travaux, afin qu'il vous rapporte un salaire rémunérateur qui vous permette de vivre honorablement suivant votre condition.

Nous prions de plus Saint Jean-Baptiste ; car, nous le savons, si pour intérêts temporels, il peut

y avoir parmi vous différentes manières de voir, au point de vue religieux et national il ne peut y en avoir. Nous prirons donc que l'honorable M. Laurier, et tous ceux qui demain seront chargés de présider à vos destinées, rendent justice "pleine" et "entière" à nos frères du Manitoba; qu'ils jouissent de tous les avantages que nous accordons à nos frères séparés dans la foi, dans la province de Québec. Rien de plus juste, rien de plus raisonnable, rien de plus conforme à la constitution. Ce matin, on nous a prêché l'union on nous a dit que l'union fait la force, eh bien! Vive Laurier! vivent les écoles catholiques du Manitoba!! vive notre belle longue française que nous avons apprises sur les genoux de nos mères canadiennes, et que nous voulons conserver jusqu'à notre dernier soupir!!!"

Voilà qui sort de l'ordinaire, qui n'est pas tiré par les cheveux.

Aussi, quelle tolle dans la prétraille!

Conçoit-on cela, dire les choses aussi crûment, aussi clairement?

Le père Grenier, l'auteur de ce patriotique impromptu, est le point de mire des vengeances ecclésiastiques.

Il a osé parler!

Qu'il s'en console en songeant qu'au moins il il a été bien compris.

LIBERAL.

COLLEGES CLASSIQUES

Un nommé *Cervantès* qui écrit dans la *Vérité* et n'a rien de commun avec le délicieux lettré castillan nous rend compte d'une séance de l'Académie St Denys (*sic*) de Québec et voici dans quels termes baroques s'exprime l'hidalgo de M. Tardivel:

Nous avons été témoin du retour à une ancienne coutume. *deux élèves nous ont déclamé des pièces que nous ont paru de vers.* Nous sommes assez mauvais juge dans ces matières.

On n'est pas plus modeste. Un homme qui écoute une récitation et qui n'est pas sûr si ce sont des vers qu'il a entendus!

Une chose cependant nous a déplu: le choix des morceaux. *Ce sont pièces toutes modernes; peut-être par la singularité des sujets, présent-*

elles à brusque variété, propre à chasser à l'ennui que causent trop aisément ces récitations, pour peu que le naturel en soit absent.

Aïe, aïe, mon peigne où est mon peigne? Si vous êtes capable de démêler cela, envoyez la solution!

Mais au lieu de ces morceaux, qui ne sont point des chefs-d'œuvre, nous aurions aimé à voir interpréter les grandes poésies classiques. Si elles ont la première place dans le cours d'études, pourquoi les bannir entièrement lorsqu'il s'agit de les interpréter par le geste?

Par le geste!

Mais ce sont des sourds-muets? Ils n'ont donc pas déclamé?

Somme tout, cette réunion académique a été, des plus intéressantes; elle prouve au public une fois de plus, *les excellents résultats des études classiques, en attendant que ces élèves fassent leur marque dans le monde ou le clergé.*

Qu'en pensez-vous?

Des élèves qui récitent de la poésie sans qu'on s'aperçoive que ce sont des vers et interprètent les poètes par le geste, quand il s'agit de déclamer, voilà des sujets qui feront leur marque dans le monde et dans le clergé.

Pauvre Province de Québec!

TRISTAN.

PEU OU PROU

Depuis que M. Jeannotte a révélé à *La Presse* ses transactions avec notre ami, l'ex V. R. U. L. M., lorsqu'on parle de transaction électorale approchant des \$750, on prend un air modeste et l'on avoue avoir reçu *peu ou Proulx*.

Le *Monde* vient d'ajouter encore une sottise aux innombrables sottises qu'il a faites depuis qu'il existe. Il a renvoyé *Jean Baudreux*, son chroniqueur journalier. Tant pis pour le *Monde* et ses lecteurs, et tant mieux pour *Jean Baudreux*, qui n'était pas à sa place.

Nos abonnés sont priés de vouloir bien nous adresser le montant de leur abonnement.

Mgr MATHIEU

“ La Presse ” de Montréal nous initie aux hauts faits de Mgr. Mathieu évêque d'Angers, qui s'est payé une petite manifestation royaliste à l'occasion de la première communion du jeune duc de Montpensier. Les journaux bien pensants voulant faire de cet évêque Fracasse, un héros et un martyr, nous croyons bon de reproduire un article de M. Jean de Bonnefon qui le toise à sa juste valeur.

On a vu des évêques—et des laïcs aussi— oublier leurs serments dans les bras toujours blancs de l'Ambition. Ces repentis à rebours gardaient au moins les distances et mettaient entre l'aplatissement et l'injure le temps d'une révérence.

Mgr Mathieu va plus vite. Dimanche matin, l'*Officiel* met entre les mains de ce curé de canton parvenu, la triple croix des archevêques de Toulouse. Le même jour, à l'heure où l'encre nationale n'est pas tout à fait sèche, le prélat désormais inamovible fait, dans la solitude de son ingratitude, une manifestation royaliste. Le général Foy disait des évêques : “ Dès qu'on leur a donné le Saint-Esprit, ils ont le diable au corps. ” Celui-ci n'attend pas l'onction ; le décret lui suffit.

Quel est le théâtre choisi par Judas, fils de Mathieu ? C'est la chaire de Vérité dans une chapelle, un jour de première communion, parmi les fleurs fraîchement ouvertes, parmi les cœurs d'enfants donnés naïvement à l'amour d'un Dieu prêt à descendre dans des poitrines émues. A l'externat de Sainte Maurille, à Angers, devant la comtesse de Paris, en l'honneur du jeune duc de Montpensier, Mgr Mathieu a préparé son élection académique, que sa thèse du doctorat sur “ la Lorraine ” pouvait jusqu'ici seule compromettre—étant son seul écrit.

Dans une plate-bande de banalités à l'usage des maires de village, Mgr Mathieu a semé cette fleur :

—Personne ici qui ne soit heureux et fier pour cet établissement d'y voir un tel élève.... personne non plus qui ne salue avec un profond respect la princesse, sa mère, qui eût tant mérité de porter la couronne royale, s'il suffisait pour cela, dans cette France qui tue ses prophètes

et oublie ses traditions, de la triple couronne de la bonté, de la grâce et de piété...

Puis, Mgr Mathieu qui ne fut pas un héros en 70, ramasse la trompette des combats. Il vibre aux souvenirs accumulés par cette lignée de rois—aux souvenirs laissés par les forts de la race depuis Bouvines jusqu'à Valmy, jusqu'à la Smala, jusqu'à Contantine, jusqu'en Amérique.

L'inévitable fantôme de Jeanne d'Arc passe devant les yeux ivres de l'évêque et la péroraison éclate :

Jeune lys de la maison de France, dernière fleur de la tige royale, que le ciel de France vous soit clément et vous permette de vous épanouir dans toute votre grâce et votre beauté. Fasse Dieu que vous enrichissiez encore cet héritage incomparable de vertus que vous ont légué vos ancêtres ! Saint Louis, saint Ferdinand, reine de Belgique, reine Marie-Amélie, veillez du ciel sur cet enfant et faites qu'il vous ressemble !

Si Mgr d'Angers était un Mathieu... de Montmorency, s'il avait vécu sous la visière baissée d'un culte héraldique, on pourrait excuser la faiblesse de son éloquence par l'ardeur de ses convictions.

Mais tout le monde a vu ce personnage sans passé traîner dans les antichambres républicaines sa chaîne et sa croix pastorales au point de les faire prendre pour les accessoires d'un huisier ministrel.

Né en Lorraine, vers 1839, il fut le premier à saluer l'Empire de ses lampions et de son éloquence fumuse. Professeur d'histoire à Pont-à-Mousson, il faisait, avec des larmes dans la voix, un joyeux parallèle entre César et Napoléon III.

Il épousa la République avec toute la foi et l'amour de l'espérance, pour être curé de Saint-Martin.

Un jour, le gouvernement chercha dans les ruines de l'Eglise de France un prélat décidé à succéder à Mgr Freppel.

—Il nous faut un sot, mais un honnête homme, disait le ministre.

On crut que M. Mathieu réunissait les deux qualités : il montra la première. Le vertige de l'ambition le prit en montant.

Sa médiocrité, sous l'aurole de ses cheveux blancs, sous l'éclat de la mitre, devient invisible pour lui. Il voulut être archevêque et candidat de la dernière heure, il fut pris, pour que deux autres prélats ne fussent pas choisis. Officiellement nommé, inamovible par droit d'usage, il n'avait plus besoin de la République.

Mais ce malheureux homme, banal comme une plaine, est labouré de littérature. Dans sa calotte violette, il cultive les fleurs de rhétorique. Il veut être de l'Académie et le parti des ducs peut servir sa nouvelle ambition. Pour le fauteuil, horizon de son orthographe, il a brisé les quatre pieds du tabouret sur lequel il attendait dans les bureaux des ministères.

Probite, loyauté, instructions pontificales tous les atomes divins qui composent un prêtre lui interdisaient le combat ; il s'est empressé de le livrer. Parvenu à dos d'âne sur le plus haut siège de l'Eglise, il a voulu se glisser à pas de traître sous la coupole.

L'affaissement de son corps inerte s'est redressé ; ses yeux de la couleur des feuilles en automne, ont pris un éclat nouveau ; les lys ont fleuri dans sa bouche, arrosés de bave sénile. Il a penché le peu de clarté qui restait à son esprit vers une nouvelle ambition, et il est entré dans l'action.

Licinius, premier évêque d'Angers, cousin des rois de France, qui refusa de leur obéir pour rester fidèle à l'autel, Licinius n'a certes pas hanté la mémoire du professeur d'histoire. Le pion a préféré suivre l'exemple d'un autre évêque d'Angers, La Ballue, ami de Louis XI. Ce prédécesseur-là fit chasser son protecteur Jean de Beauveau. Il prit sa place, et du siège épiscopal qu'il devait à Louis XI, s'employa à trahir ce même prince au profit du duc de Bourgogne. Le roi aux coquilles se vengea d'avoir été trompé en cloîtrant le bon La Ballue dans une cage de fer inventée jadis par le prélat.

La République est trop discrète pour enfermer Mgr Mathieu dans une cage. L'aigle y perdrait ses dernières plumes. Le déferer au Conseil d'Etat serait puéril : la ville de Toulouse recevrait le nouveau martyr sous des arcs de triomphe fleurdelisés. Priver de son traitement

un homme qui vit dans la plus grasse prairie ecclésiastique du domaine de France, ce serait lui enlever les joncs pour lui laisser l'herbe fine. Le ministre n'est pourtant pas désarmé : il n'a qu'à couper la longue corde de faveurs par laquelle un diocèse tient au ministère des cultes. Refuser la nomination de tous les vicaires généraux, de tous les curés que proposera l'archevêque ; ne donner aucun secours ni aux personnes, ni aux monuments, tels sont les moyens qui ébrècherait vite la fragile popularité de Mgr. Mathieu.

Ce serait peut-être plus pratique que de fermer la chapelle du collège. La pauvrette est innocente d'un discours qui aurait pu faire bailler ses voutes. Elle ne pouvait pas s'écrouler sur le paysan à gros souliers " qui met dans son langage le clous de ses semelles " selon le mot de M. Talleyrand, un évêque aussi, mais qui attaquait les gouvernements tombés. Pour conclure sa belle équipée, Mgr. Mathieu a écrit une lettre où il se montre peureux en reculant, comme il s'est révélé maladroit en avançant.

JEAN DE BONNEFON.

AU PARC SOHMER.

On se demande où le *Parc Sohmer* s'arrêtera. Ce n'est plus l'intérêt seulement des attractions qui charme et qui surprend le public, c'est aussi leur variété.

Ainsi on nous promet, pour la semaine prochaine, entre autres nouveautés :

Alice Shaw, la siffleuse, qui a fait les délices du prince de Galles, pourtant blasé sur tous les plaisirs populaires.

Vananken, Mc Phée & Hill, acrobates incomparables sur la barre horizontale.

Oshansky, qui jette pêle-mêle, chiens, chats, rats et autres animaux aussi sympathiques et leur fait accomplir des exercices extraordinaire.

Stirk et Zéus, qui laissent bien loin derrière eux les plus fameux opérateurs du trapèze volant.

La jolie Valeska, chanteuse des plus agréable à voir aussi si bien qu'à entendre, et qui se distingue en lançant ses vocalises du haut d'un trapèze mollement balancé par autre chose que par la brise.

Bellman et More, duettistes originaux, etc., etc.

Si l'on disait tout, il n'y aurait plus de surpaise.

PIERROT.

LES CONCLUSIONS D'UN MEDECIN

Un savant praticien qui a fait, pour lui-même et pour ses clients, usage constant du célèbre spécifique français BAUME RHUMAL, déclare qu'il possède une puissante efficacité contre les irritations de poitrine, rhumes, catarrhes aigus ou chroniques, et coqueluche. Il est à la portée de toutes les bourses. 25 cents. Dans toutes les pharmacies et épiceries.

UNE ARTISTE

Mme MacLean, cantatrice réputée, vient d'arriver à Montréal dans l'intention de s'y fixer et d'y donner des concerts et des leçons de chant.

Elève de Mme Rosine Laborde et de Mme Marchesi, Mme MacLean s'est fait entendre en France, en Angleterre, aux Indes, où partout son remarquable talent a fait impression.

Mardi dernier, Mme MacLean donnait une audition privée à la presse et à quelques intimes, dans l'une des salles du Y. M. C. A. Hall.

Les conditions dans lesquelles l'artiste se produisit et le programme arrêté pour l'épreuve témoignent de son assurance et prouvent qu'elle se sent maîtresse de sa voix et de son art.

C'est dans une salle très suffisante pour délibérer et même pour pérorer, mais détestable au point de vue de l'acoustique que Mme MacLean, secondé seulement par M. Emery Lavigne comme accompagnateur, a exécuté les huit numéros qui composaient son programme et, nous donnant la bonne mesure, en a ajouté un neuvième pour répondre aux applaudissements enthousiastes qu'elle avait soulevés.

À cinq heures précises, M. Emery Lavigne attaqua les premières mesures de l'*Air des Vaincus*, de Victor Massé.

Dans ce premier morceau, Mme MacLean ne donna pas la mesure de son talent, et nous devons avouer qu'une certaine inquiétude nous gagnait, tant nous redoutions une déception.

C'est que l'artiste, comme tous les grands, les vrais, les scrupuleux artistes, avait le *trac* d'abord, c'est-à-dire cette crainte si digne faite du souci de satisfaire un public qui n'a pas encore vibré; ensuite Mme MacLean avait besoin de pratiquer des sondages dans l'espace où elle devait lancer sa voix, afin de savoir à quelles déficiences acoustiques elle avait affaire. Ce premier morceau n'était qu'une expérience et la suite du concert n'a été qu'une ascension prodigieuse et pour l'artiste et pour l'auditoire.

No. 2.—*Where the bee sucks*, poème de Shakespeare, musique du Dr. Arne, son contemporain.

C'est un air à vocalises, fugué, ayant ce cachet archaïque qui donne tant de charme aux primitives productions. D'une simplicité apparente, mais réellement très compliqué, ce morceau, extrêmement difficile, a été chanté par Mme MacLean d'une façon ravissante.

C'est nous a dit la savante cantatrice, Car Lotta Patti qui a découvert cette perle égarée et la lui

a signalée. Il est probable que nul de nos jours n'a chanté cet air, sauf ces deux artistes.

No. 3.—*Medjé*, chanson Arabe, de Ch. Gounod, originale, étrange, interprétée d'une manière délicieusement troublante.

No. 4.—*Robin Adair*, vieille ballade écossaise qui a servi de thème à Boïeldien pour son beau chœur des *ménéstrels*

No. 5.—*Scène et air des Bijoux*, de *Faust* de Ch. Gounod.

Les personnes privilégiées qui assistaient à ce concert avaient déjà maintes fois entendu cela, mais jamais comme par Mme MacLean. Et pourtant, à la scène, les interprètes sont puissamment aidés par l'orchestre, le décor, la lumière et la facilité de la mimique. On imagine difficilement qu'il serait le succès de Mme MacLean sous le costume de *Marguerite* rêvant à son fuseau et perçant sa réserve à la vue des bijoux.

No. 6.—*Comin' thro' the rye*. Ce motif bien connu semblait nouveau, tant l'artiste sait en détailler les délicates nuances.

No. 7.—*Chanson Bohème* de *Carmen*, G. Bizet.

Cette chanson, d'une difficulté inouïe, que tout le monde croyait connaître, a été une révélation. Il est impossible de donner la moindre idée de la façon saisissante dont Mme MacLean rend cette chanson, où la passion expirante, la provocation coquette, l'ironie implacable et l'insouciance dédaigneuse d'une femme virile se manifestent simultanément.

Pour entendre une seconde fois cette chanson de *Carmen* par Mme MacLean, nous n'hésiterions pas devant de grands sacrifices.

No. 8. *Home, sweet home*, de H. Bishop. Air très connu également, très populaire, mais inconnu chanté de cette façon. Albani, qui électrisait une salle avec cet air, est elle-même surpassée.

Rappelée avec chaleur, Mme MacLean a chanté alors *Si je t'aime*, de Gounod, qui est la réplique de *Medjé*.

Nous ne parlerons pas de la qualité, de l'étendue ni du volume de la voix de Mme MacLean, pas plus que des séductions ignorées de son art. On a appliqué toutes les épithètes connues à tant de médiocrités, que nous ne pourrions nous faire comprendre. Mieux vaut donc y renoncer.

Seulement, si Mme MacLean peut demeurer parmi nous et former des élèves, nous pouvons prédire à coup sûr que nous entrerons dans la voie d'une décentralisation artistique au profit de Montréal.

FEUILLETON

R O M E

PAR

EMILE ZOLA

VII

Et, sous le vent de cette furieuse adoration, Pierre regardait Léon XIII, redevenu immobile sur le trône. Coiffé du bonnet papal, les épaules couvertes de la pélerine rouge garnie d'hermine, il avait, dans sa longue soutane blanche, la raideur hiératique de l'idole que deux cent cinquante millions de chrétiens vénèrent. Sur le fond de pourpre des rideaux du baldaquin, entre cette écartement ailé des draperies, où brûlait comme un brasier de gloire, il prenait une véritable majesté. Ce n'était plus le vieillard débile, à la petite marche saccadée, au cou frêle du pauvre oiseau malade. La laideur simiesque du visage, le nez trop fort, la bouche trop largement fendue, les traits heurtés et désespérés, disparaissaient. Dans cette face de cire, on ne distinguait que les yeux admirables, noirs et profonds, d'une éternelle jeunesse, d'une intelligence, d'une pénétration extraordinaires. Puis, c'était un redressement volontaire de toute la personne, une conscience de l'éternité qu'il représentait, une royale noblesse qui lui venait de n'être plus qu'un souffle, une âme pure, dans un corps d'ivoire, si transparent, qu'on y voyait cette âme déjà, comme délivrée des liens de la terre. Et Pierre, alors, sentit ce qu'un tel homme, le pontife souverain, le roi obéi de deux cent cinquante millions de sujets, devait être pour les dévotés et dolentes créatures qui venaient l'adorer de si loin, foudroyées à ses pieds par le resplendissement des puissances qu'il incarnait. Derrière lui, dans la pourpre des rideaux, quelle ouverture brusque sur l'au-delà, quel infini d'idéal et de gloire aveuglante ! En un seul être, l'Élu, l'Unique, le Surhumain, tant de siècles d'histoire, depuis l'apôtre Pierre, tant de force, de génie, de luttes, de triomphes ! Puis, quel miracle sans cesse renouvelé, le ciel daignant descendre dans cette chair humaine, Dieu habitant ce serviteur qu'il a choisi, qu'il met à part, qu'il sacre au-dessus de l'immense foule des autres vivants, en lui donnant tout pouvoir et toute science ! Quel trouble sacré, quel émoi d'éperdue tendresse, Dieu dans un homme, Dieu sans cesse là, au fond de ses yeux, parlant par sa voix, émanant de chacun de ses gestes de bénédiction ! S'imaginait-on cet absolu exorbitant d'un monarque infailible, l'autorité totale en ce monde et le salut dans l'autre, Dieu visible ! Et comme l'on comprenait le vol vers lui des âmes dévorées du besoin de croire, l'anéantissement en lui de ces âmes qui trouvaient enfin la certitude tant cherchée, la consolation de se donner et de disparaître en Dieu même !

Mais la cérémonie s'achevait, le baron de Fouras présentait au Saint-Père les membres du comité, ainsi que quelques autres membres importants du

pèlerinage. C'était un lent défilé, des génuflexions tremblantes, le baiser goulé à la mule et à l'anneau. Puis, eut un serrement de cœur, en reconnaissant dans la plus belle, la plus riche, une bannière de Lourdes, donnée sans doute, par les pères de l'Immaculée-Conception. Sur la soie blanche, brodée d'or, d'un côté la Vierge de Lourdes était peinte, tandis que, de l'autre, se trouvait le portrait de Léon XIII. Il le vit sourire à son image, il en eut un grand chagrin, comme si tout son rêve d'un pape intellectuel, évangélique, dégagé des basses superstitions, croulait. Et ce fut à ce moment qu'il rencontra de nouveau les regards de monsieur Nani, qui ne le quittait pas des yeux depuis le commencement de la solennité, étudia ses moindres impressions, de l'air curieux d'un homme en train de se livrer à une expérience.

Il s'était rapproché, il dit :

— Elle est superbe, cette bannière, et, quelle joie pour Sa Sainteté d'être si bien peinte, en compagnie de cette jolie Sainte Vierge !

Puis, comme le jeune prêtre ne répondait pas, devenu pâle, il ajouta avec un air de dévote jouissance italienne :

— Nous aimons beaucoup Lourdes à Rome, c'est si délicieux, cette histoire de Bernadette !

Et ce qui se passa alors fut si extraordinaire, que Pierre en resta longtemps bouleversé. Il avait vu, à Lourdes, des spectacles d'une idolâtrie inoubliable, des scènes de foi naïve, de passion religieuse exaspérée, dont il frémissait encore d'inquiétude et de douleur. Mais les foules se ruant à la Grotte, les malades expirant d'amour devant la statue de la Vierge, tout un peuple délirant sous la contagion du miracle, rien n'approchait du coup de folie qui souleva, qui emporta les pèlerins, aux pieds du pape. Des évêques, des supérieurs de congrégation, des délégués de toutes sortes, s'étaient avancés pour déposer près du trône les offrandes qu'ils apportaient du monde catholique entier, la collecte universelle du denier de Saint-Pierre. C'était l'impôt volontaire d'un peuple à son souverain, de l'argent, de l'or, des billets de banque enfermés dans des bourses, dans des annuaires, dans des portefeuilles. Et ces dames vinrent ensuite qui tombaient à genoux, pour tendre les aumônières de soie ou de velours, qu'elles avaient brodées. Et d'autres avaient fait mettre sur les portefeuilles le chiffre en diamants de Léon XIII.

Et l'exaltation devint telle, un instant, que des femmes se dépouillèrent, jetèrent leurs porte-monnaie, jusqu'aux sous qu'elles avaient sur elles. Une, très belle, très brune, mince et grande arracha sa montre de son cou, et ôta ses bagues qu'elle lança sur les tapis de l'estrade. Toutes auraient arraché leur chair, pour sortir leur cœur brûlant d'amour, le jeter aussi, se jeter entières, sans rien garder d'elles. Ce fut une pluie de présents, le don total, la passion qui se dépouille en faveur de l'objet de son culte, heureuse de n'avoir rien à elle qui ne soit à lui. Et cela au milieu d'une clameur croissante, des vivats qui avaient repris, des cris d'adoration suraigus, tandis que des poussées de plus en plus violentes se produisaient, tous et toutes cédant à l'irrésistible besoin de baiser l'idole.

Un signal fut donné, Léon XIII se hâta de descen-

dre du trône et de reprendre sa place dans le cortège, pour regagner ses appartements. Des gardes suisses maintenaient énergiquement la foule, tâchaient de dégager le passage, au travers des trois salles. Mais, à la vue du départ de Sa Sainteté, une rumour de désespoir avait grandi, comme si le ciel se fût refermé brusquement, devant ceux qui n'avaient pu s'approcher encore. Quelle déception affreuse, avoir eu Dieu visible et le perdre, avant de gagner son salut, rien qu'en le touchant ! La bousculade fut si terrible, que la plus extraordinaire confusion régna, balayant les gardes suisses. Et l'on vit des femmes se précipiter derrière le pape, se traîner à quatre pattes sur les dalles de marbre, y baiser ses traces, y boire la poussière de ses pas. La grande dame brune, tombée au bord de l'estrade, venait de s'y évanouir, en poussant un grand cri ; et deux messieurs du comité la tenaient afin qu'elle ne se blessât point, dans l'attaque nerveuse qui la convulsait. Une autre, une grosse blonde, s'acharnait, mangeait des lèvres, éperdument, un des bras dorés du fauteuil, où s'était posé le pauvre coude frère du vieillard. D'autres l'aperçurent, vinrent le lui disputer, s'emparèrent des deux bras, du velours, la bouche collée au bois et à l'étoffe, le corps secoué de gros sanglots. Il fallut employer la force pour les en arracher.

Pierre, quand ce fut fini, sortit comme d'un rêve pénible, le cœur soulevé, la raison révoltée. Et il trouva le regard de monsignor Nani qui ne le quittait pas.

— Une cérémonie superbe, n'est-ce pas ? dit le prélat. Cela console de bien des iniquités.

— Oui, sans doute, mais quelle idolâtrie ! ne put s'empêcher de murmurer le prêtre.

Monsignor Nani se contenta de sourire, sans relever le mot, comme s'il ne l'eût pas entendu. A ce moment les deux dames françaises, auxquelles il avait donné des cartes, approchèrent pour le remercier ; et Pierre eut la surprise de reconnaître en elles les deux visiteuses des catacombes, la mère et la fille si belles, si gaies et si saines. D'ailleurs, celles-ci n'étaient enthousiastes que du spectacle. Elles déclarèrent qu'elles étaient bien contentes d'avoir vu ça, que c'était une chose étonnante, unique au monde.

Brusquement, dans la foule qui se retirait sans hâte, Pierre se sentit toucher à l'épaule, et il aperçut Narcisse Habert, très enthousiaste lui aussi.

— Je vous ai fait des signes, mon cher abbé, mais vous ne m'avez pas vu... Hein ? cette femme brune qui est tombée raide, les bras en croix, était-elle admirable d'expression ! Un chef-d'œuvre des primitifs, un Cimabué, un Giotto, un Fra Angelico ! Et les autres, celles qui mangeaient de baisers les bras du fauteuil, quel groupe de suavité, de beauté et d'amour ! Jamais, je ne manque ces cérémonies, il y a toujours à y voir des tableaux, des spectacles d'âmes.

Avec lenteur, l'énorme flot des pèlerins s'écoulait descendait dans l'escalier, dans la brûlante fièvre dont le frisson persistait ; et Pierre suivi de monsignor Nani et de Narcisse, qui s'étaient mis à causer ensemble, réfléchissait, sous le tumulte d'idées battant son crâne. Ah ! certes, c'est grand et beau, ce pape qui s'était muré au fond de son Vatican, qui avait monté dans l'adoration et dans la terreur sacrée des

hommes, à mesure qu'il disparaissait davantage, qu'il devenait un pur esprit, une pure autorité morale, dégagée de tout souci temporel. Il y avait une spiritualité, un envollement en plein idéal, dont il était renaqué profondément, car son rêve d'un christianisme rajeuni reposait sur ce pouvoir épuré, uniquement spirituel du Chef suprême ; et il venait de constater ce qu'y gagnait, en majesté et en puissance, ce Souverain Pontife de l'au-delà, aux pieds duquel s'évanouissaient les femmes, qui, derrière lui, voyaient Dieu. Mais à la même minute, il avait senti tout d'un coup se dresser la question d'argent, gâtant sa joie, remettant à l'étude le problème. Si l'abandon forcé du pouvoir temporel avait grandi le pape, en le libérant des misères d'un petit roi menacé sans cesse, le besoin d'argent restait encore comme un boulet à son pied, qui le clouait à terre. Puisqu'il ne pouvait accepter la subvention du royaume d'Italie, l'idée vraiment touchante du denier de Saint-Pierre aurait dû sauver le Saint-Siège de tout souci matériel, à la condition que ce denier fût en réalité le sou du catholique, l'obole de chaque fidèle prise sur le pain quotidien, envoyée directement à Rome, tombant de l'humble main qui la donne dans l'auguste main qui la reçoit ; sans compter qu'un tel impôt volontaire, payé par le troupeau à son pasteur, suffirait à l'entretien de l'Eglise, si chaque tête des deux cent cinquante millions de chrétiens donnait simplement son sou par semaine. De la sorte, le pape devant à tous, à chacun de ses enfants, ne devrait rien à personne. C'était si peu, un sou, et si aisé, si attendrissant ! Malheureusement, les choses ne se passaient point ainsi, le plus grand nombre des catholiques ne donnaient pas, des riches envoyaient de grosses sommes par passion politique, et surtout les dons se centralisaient entre les mains des évêques et de certaines congrégations, de manière que les véritables donateurs semblaient être ces évêques, ces puissantes congrégations, qui devenaient ouvertement les bienfaiteurs de la papauté, les caisses indispensables où elle puisait la vie. Les petits et les humbles, dont l'obole emplissait le tronc, étaient comme supprimés ; c'était des intermédiaires, des haut seigneurs séculiers ou réguliers, que dépendait le pape forcé dès lors de les ménager d'écouter leur remontrances, d'obéir parfois à leurs passions, s'il ne voulait pas voir se tarir les aumônes. Allégé du poids mort du pouvoir temporel, il n'était tout de même pas libre, tributaire de son clergé, ayant à tenir compte autour de lui de trop d'intérêts et d'appétits pour être le maître hautain, pur, tout âme, le maître capable de sauver le monde. Et Pierre se rappelait la Grotte de Lourdes dans les jardins, la bannière de Lourdes qu'il venait de voir, et il savait que les pères de Lourdes prélevaient, chaque année, une somme de deux cent mille francs sur les recettes de leur Vierge, pour les envoyer en cadeau au Saint-Père. N'était-ce pas la grande raison de leur toute-puissance ? Il frémit, il eût la brusque conscience que, malgré sa présence à Rome, malgré l'appui du cardinal Bergetot, il serait battu et son livre condamné,

(A suivre.)

"LE SUN"

Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siège Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

||
..... ||

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait a pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,



GÉRANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTRÉAL

25 Cts

ACHETENT UNE BOITE DE
25 FEUILLES DE PAPIER ET
DE 25 ENVELOPPES DE MEME
QUALITÉ.

“Velin de Clearbrook”

LES MEILLEURES AU PAYS

MORTON PHILLIPS & CIE,

Montreal

‘North British & Mercantile’

**CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE**

Capital.....	\$15,000,000
Fonds Investis.....	53,053,710
Fonds Investis en Canada....	5,200,000
Revenu Annuel.....	12,500,000

Directeur-Gérant : —THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de Montreal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante quixiste, offre à ses assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX,

AGENT POUR MONTRÉAL
ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie Commerciale, (limitée), et publié par Arctide Filletteau au No. 30 rue St-Gabriel, Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
AVOCATS

Chambres 013 et 014, Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal
Téléphone 1521

S. S. Burroughs

W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Chambres 315 et 316
Téléphone 2248

**MAPLE CARD
&
PAPER MILLS**



**FABRICANTS
DE PAPIER.**

Moulin à Pointneuf.

MONTRÉAL - QUE

Wanted—An Idea Who can think of some simple thing to patent? Protect your ideas; they may bring you wealth. Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attorneys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer and list of two hundred inventions wanted.

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame
Publications Artistiques et Littéraires.
Achat et vente de **MONTRÉAL**
Livres d'occasion...

Scientific American Agency for PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, DESIGN PATENTS, COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK. Oldest bureau for securing patents in America. Every patent taken out by us is brought before the public by a notice given free of charge in the Scientific American.

Largest circulation of any scientific paper in the world. Splendidly illustrated. No intelligent man should be without it. Weekly, \$3.00 a year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinete et de Solfege
221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES
“NAPOLEON”

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale; ceux qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos bureaux, ou demander notre agent qui irait le leur montrer.

JOHN LOVELL & SON,
85 Rue St. Nicolas.